

Discours prononcé par le R.  
P. Didon à la conférence  
Saint-François de Sales, le 17  
juin 1891, à l'occasion des  
fêtes du [...]

Didon, Henri (1840-1900). Discours prononcé par le R. P. Didon à la conférence Saint-François de Sales, le 17 juin 1891, à l'occasion des fêtes du centenaire de Saint-Bernard. 1891.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

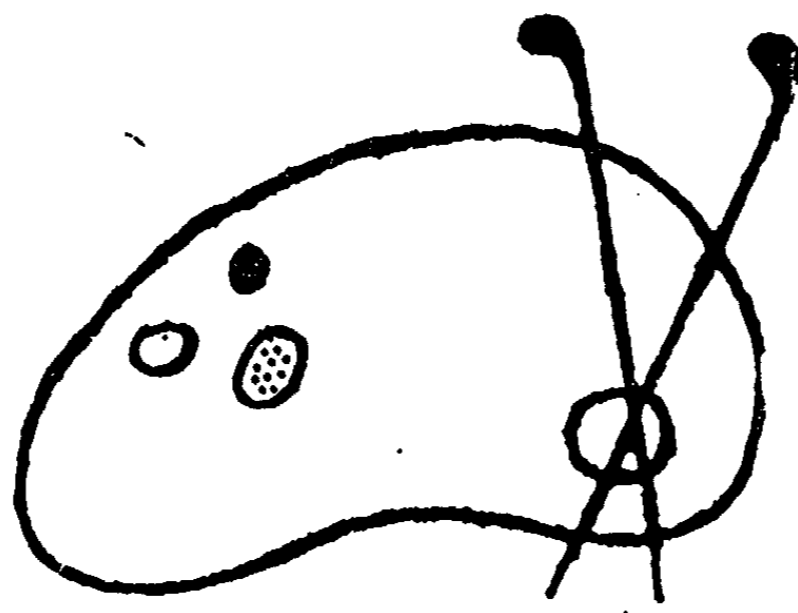
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

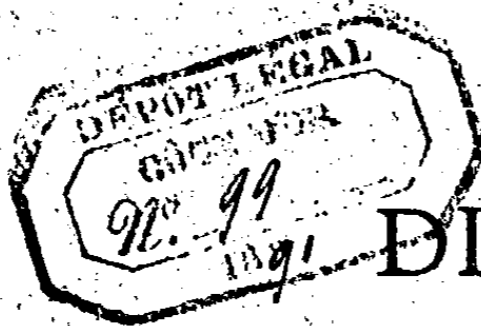
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).



Début d'une série de documents  
en couleur

CONFÉRENCE SAINT-FRANÇOIS DE SALES



DISCOURS

PRONONCÉ PAR

LE R. P. DIDON

A LA CONFÉRENCE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

*Le 17 Juin 1891*

à l'occasion des Fêtes du Centenaire de saint Bernard.

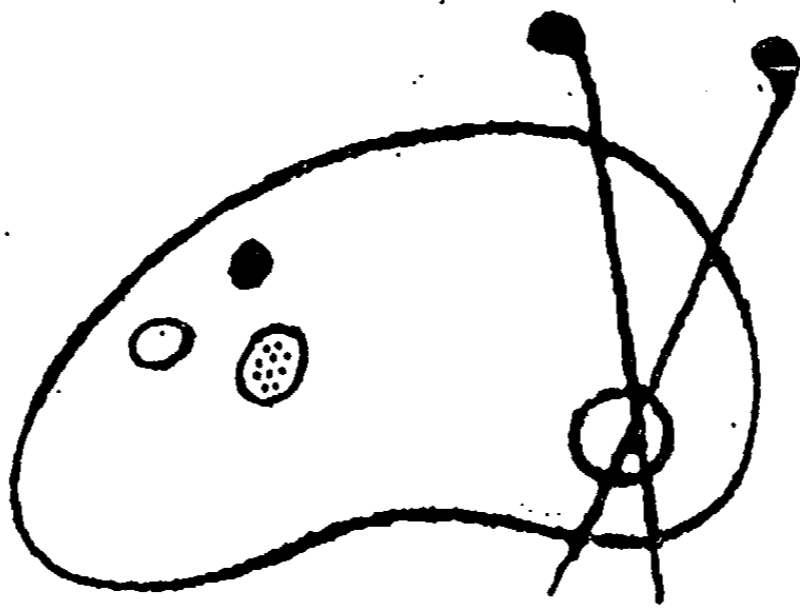
PRIX : 30 CENTIMES

DIJON

IMPRIMERIE EUGÈNE JOBARD

Place Darcy, 9.

27  
Ln  
10143.



Fin d'une série de documents  
en couleur

CONFÉRENCE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

LE R. P. DIDON

A LA CONFÉRENCE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

*Le 17 Juin 1891*



à l'occasion des Fêtes du Centenaire de saint Bernard.

PRIX : 30 CENTIMES

DIJON

IMPRIMERIE EUGÈNE JOBARD

Place Darcy, 9.

*Ln 27  
40143*



# LE R. P. DIDON

## ET LA CONFÉRENCE SAINT-FRANÇOIS DE SALES



Mercredi 17 juin, un banquet de quarante couverts présidé par le R. P. Didon réunissait dans la grande salle de l'Ecole les membres de la Conférence Saint-François de Sales et les délégués des associations de quelques autres villes. Malgré l'approche des examens, une vingtaine de jeunes gens avaient répondu à l'appel du Comité. Ils étaient venus de Lyon, de Paris, de Besançon, pour participer à la grande manifestation de Fontaines-les-Dijon, et aussi pour affirmer les liens de fraternité qui resserrent de plus en plus la jeunesse catholique française. Touchante et noble fraternité, en effet, que celle qui s'établit du premier coup entre des âmes éprises des mêmes aspirations, toutes fraîches et toutes vives de jeunesse et d'ardeur ! On est uni par tant de grandes choses, qu'à première vue on se connaît, on s'estime, on s'aime.

Dans la salle magnifiquement inaugurée dimanche dernier, devant le buste austère de saint Bernard, sous les lustres étincelants, les organisateurs de la fête avaient ingénieusement disposé les tables et distribué les convives pour les mêler plus intimement, attention délicate dont tous leur savaient gré. Ici, rien de la désolante froideur des dîners officiels ; à voir l'animation joyeuse et contenue des conversations, on dirait plutôt de vieux amis qui se retrouvent à l'improviste. Les cœurs battent à l'unisson ; aussi les plus sincères applaudissements interrompent les toasts où s'expriment si bien les sentiments de tous. M. Jannin, président de la Conférence Saint-François de Sales, salue tour à tour les différents groupes représentés, particulièrement le Cercle Lafontaine et le Cercle de Lyon, et cette élite de la jeunesse Française répandue partout dans la patrie, cette élite si bien faite pour s'entendre et qui porte en elle de si belles



espérances ; il salue surtout et remercie le R. P. Didon qui est ici l'aîné des étudiants. Tout en se réservant pour plus tard, le R. P. Didon ne peut s'en empêcher de dire pourquoi il aime et veut conserver le titre qu'on vient de lui donner.

M. Bernard de Saint-Seine, l'un des fondateurs de notre Conférence, et aujourd'hui secrétaire du Cercle Lafontaine de Lyon, est heureux de la bonne amitié qui unira désormais les jeunes catholiques de Lyon et ceux de Dijon, et qui est bien un peu son œuvre : les rapports les plus fréquents et les plus utiles pour l'action commune s'établiront entre les deux villes. Tous en acceptent l'augure et mettront à profit les occasions de se rapprocher. Le président du Cercle Lafontaine, M. Borin-Fournet, prenant lui aussi la parole, donne à ces sentiments un tour nouveau, et l'on ne sait qu'admirer le plus dans cette charmante improvisation, la simplicité noble et facile de la diction, la distinction, la délicatesse ou la largeur de vues. Il y a là plus que les promesses d'un rare talent ; il mûrira vite au service des grandes causes.

Il est huit heures ; dans la demi-obscurité du soir, on voit venir peu à peu et se multiplier jusqu'à remplir la grande cour les groupes des étudiants dijonnais ; ils ont accueilli en grand nombre l'invitation au punch d'honneur que la Conférence Saint-François de Sales offrait au R. P. Didon. Ils sont venus de la Faculté de droit, de la Faculté des lettres, de la Faculté des sciences, de l'École de médecine. Plusieurs professeurs de ces différentes écoles n'ont pas dédaigné de se mêler à leurs élèves et se sont assis avec eux autour des mêmes tables. Bel exemple de concorde et d'union, d'autant plus nécessaire, d'autant mieux compris que notre génération a été en proie à plus de discordes. Tous ceux qui ont pris part à cette soirée ont emporté cet invincible sentiment qu'un grand acte de patriotisme venait de s'accomplir ; entre ces jeunes gens, ces camarades d'étude, il y a des points de contact, il existe un accord tacite sur certaines conditions essentielles de la vie sociale : pourquoi donc l'oublier au profit de nos divisions ? Pourquoi plutôt ne pas dégager ce terrain commun où il fait bon s'entendre ? Mais n'anticipons pas.

La nuit était devenue noire ; les vastes baies arrondies du grand

bâtiment neuf projetaient la clarté des lustres. Soudain des feux de Bengale font monter leur lumière rouge, ou verte, ou blanche dans le feuillage des arbres, le long des façades, dans la future chapelle qui paraît flamber d'un incendie intérieur : spectacle étrange où se détachent et se meuvent des formes fantastiques. Après ce petit coup de théâtre, le punch. Les convives se placent au hasard autour des tables ; non sans quelque peine, ils sont plus de cent vingt. Le R. P. Didon refuse absolument de *pontifier*, il s'assied simplement, comme autrefois parmi les étudiants de Berlin sur les bancs de la brasserie.

M. Henri Poupon, avocat, vice-président de la Conférence, ouvre la série des toasts. Il remercie en termes émus MM. les Professeurs et les Elèves des Facultés de Dijon d'avoir si bien compris le cri d'Union jeté par la Conférence, et d'être venus, en masse, fraterniser, au soir des fêtes splendides du Centenaire de saint Bernard, qui ne fut pas seulement un grand saint, mais encore un puissant génie, la plus belle gloire de la Bourgogne, l'honneur de la France et de son siècle. Le jeune avocat boit à l'union de tous les membres de cette nombreuse famille qu'on appelle les Etudiants de France, et si, malheureusement, beaucoup sont absents par le corps, tous du moins sont dans le cœur et la pensée de la Conférence.

M. Borin-Fournet prend ensuite la parole. Il remercie avec beaucoup d'âme et d'éloquence la Conférence Saint-François des souhaits si bien exprimés par son Vice-Président, et la félicite de l'exemple de concorde qu'elle place aujourd'hui sous les yeux des Etudiants de Dijon et du dehors. Il forme des vœux ardents pour que ce beau mouvement de générosité ne reste pas isolé, mais se poursuive au contraire dans toute la France.

Dans le murmure confus des conversations et le gai cliquetis des verres fumants, M. Jannin, notre jeune Président, se lève ; il exprime au R. P. Didon la vive et respectueuse reconnaissance de ses collègues, et à ses camarades le salut fraternel ; devant cet auditoire d'élite, il dit aussi les graves préoccupations qui s'imposent à la jeunesse actuelle... « La vie tout entière n'est qu'un apostolat, et ce qui fait la gloire d'un homme, c'est de se faire l'apôtre d'une cause juste et d'une idée généreuse. Sont-ils les défenseurs de

la bonne cause, ces hommes qui s'en vont partout semant la haine et la discorde ? Ces hypocrites ambitieux qui nous empêchent de nous rapprocher ; parce qu'ils savent bien qu'en nous connaissant mieux, nous nous apprécierons davantage ?

» Voltaire écrivait un jour : « Je ne mangerai pas des fruits de l'arbre de la tolérance que j'ai planté : je suis trop vieux, je n'ai plus de dents ; mais vous en mangerez un jour. » Eh bien ! Messieurs, cet arbre que Voltaire prétendait avoir planté, il y a bien longtemps qu'il a séché sur pied, car il manquait de sève. Le nouvel arbre de la tolérance à la plantation duquel nous convions aujourd'hui toute la jeunesse française, nous l'avons enté sur un robuste porte-greffe : la religion chrétienne. Et nous sommes assez jeunes pour qu'il nous soit permis d'espérer que nous n'aurons pas encore perdu nos dents lorsqu'il portera ses premiers fruits !

» Oui, Messieurs, c'est l'Eglise catholique qui, la première, a eu l'honneur de faire entendre la voix de l'apaisement ; c'est elle qui au milieu de la lutte, a levé le drapeau parlementaire.

» C'est imbus de ces idées que nous venons loyalement tendre la main à tous nos camarades de France et leur dire à notre tour : Notre jeunesse nous permet d'être complètement indépendants et de n'avoir d'attaches à aucun parti politique : nous sommes Français et amis du peuple, et c'est à tous ceux qui s'honorent de ce titre que nous faisons appel !....

» Mais, je songe, Messieurs, que chez nous comme en Grèce, la parole est toute-puissante sur le peuple, et je ne me dissimule pas que l'éloquence serait assurément le plus sûr moyen de propager les idées de morale et de justice. Aussi prendrai-je la liberté de demander au R. P. Didon, dont l'ardente parole touche si vivement les cœurs, de nous donner ses conseils et de nous révéler le secret de son éloquence. Ce n'est pas là, que je sache, un secret professionnel, et je suis certain que si nous retirions profit de cette révélation, nous aurions fait un pas de géant dans la solution de la question sociale ; car nous aurions gagné tous les cœurs ! »

Le R. P. Didon commence alors un toast qui a été à la fois la plus spirituelle causerie et un beau discours. Ses auditeurs savent

qu'il est impossible de le reproduire avec ses nuances infinies. On connaît les puissantes qualités du grand orateur. Remarquons qu'ici cette physionomie ordinairement énergique, qui exprime si bien la force des pensées, passe comme l'esprit par tous les tons, depuis son grand air impérieux jusqu'aux nuances mobiles de la finesse, de la franche gaieté. Il est à l'aise au milieu de cette jeunesse cultivée, ouverte aux beaux horizons, aux idées supérieures. Un courant de profonde sympathie descend de l'orateur à son auditoire et remonte en explosions d'admiration et d'enthousiasme. Voici quelques-unes des pensées qui, pendant plus d'une demi-heure, ont servi de thème au plus merveilleux développement :

MESSIEURS,

Je remercie les jeunes catholiques de Dijon de m'avoir procuré la très grande joie et l'honneur de me trouver ce soir en présence de toute la jeunesse de cette ville. Ceci me rappelle un souvenir, souvenir un peu lointain il est vrai, mais que je vous demande la permission de rappeler ici. J'étais à Marseille où je prêchais le carême. Entre Marseille et Toulon, sur le bord de la mer, se trouve la Ciotat; vous connaissez la Ciotat, le grand chantier des ateliers de la Méditerranée. Je reçus un jour, de l'un des prêtres de la Ciotat, l'invitation de venir parler aux ouvriers du cercle catholique. Non, répondis-je; à tous les ouvriers de la Ciotat, oui; aux vôtres seulement, non. Ce n'est pas le dédain qui me faisait ainsi parler, mais le désir de voir tous les ouvriers. Ceci, c'est pour vous dire que lorsque M. Poupon, parlant au nom de la Conférence Saint-François de Sales, m'écrivit pour me demander de venir parler dans cette Conférence, ajouta : « Nous inviterons tous les étudiants de Dijon, » je n'hésitai point à accepter avec empressement son invitation. Je ne cache pas mon amour de la jeunesse et non pas seulement de la jeunesse catholique, on me l'a même reproché; on a bien reproché à saint François de Sales sa douceur. On m'a demandé pourquoi j'aimais la jeunesse qui n'est pas catholique, exactement comme autrefois on demandait à saint Paul pourquoi il aimait les gentils (soit dit sans comparaison), il les préférait même aux juifs. Saint Paul leur répondait : « Je ne suis pas envoyé vers ceux-ci, c'est vers les gentils que je suis envoyé. »

De même, vous le dirai-je? j'ai trouvé souvent parmi ces autres jeunes gens beaucoup plus de sympathies que chez ceux qui partageaient mes convictions et ma foi, en sorte que je présentais le curieux phénomène d'être attaqué par ceux que je voulais défendre et d'être défendu par ceux que je venais attaquer.

Je sais qu'il y a ici, Messieurs, dans la jeunesse de Saint-François de Sales, une grande qualité : la largeur d'esprit.



Je l'aime depuis longtemps, et c'est pourquoi il m'est si agréable de la mettre en lumière et de vous l'exposer avec une certaine énergie. Ces messieurs qui sont catholiques ne m'en voudront pas d'aimer les non-catholiques, et de séparer nettement les croyances religieuses, les opinions philosophiques, scientifiques ou autres, et surtout politiques. C'est une idée que je défends depuis longtemps, depuis quinze ans environ. Je vous demande pardon de vous parler de moi ; mais nous nous entendons, n'est-ce pas ? J'ai dû faire cette distinction, et je puis dire, en venant la faire ici, que je la fais avec une certaine sécurité. Mais il est beau et doux, beau n'est pas le mot, je devrais dire doux, quand on a combattu et souffert pour une chose, de voir que la force qui est dans les choses et dans les institutions, la force qui détermine les hommes à agir, arrive enfin à vous donner raison.

La parole qui est la voix des événements est d'une éloquence irrésistible ; car elle traduit la volonté de Dieu même.

Eh bien, Messieurs, cette distinction faite, on se dira : voilà un homme qui n'a pas les mêmes convictions religieuses que moi ; moi je suis catholique, et jusqu'au bout, puisque je suis moine ; c'est assez curieux que je vienne présider ce punch auquel sont invités des étudiants qui ne partagent pas ma foi.

Je vous parlerai sans aucune prétention. Vous m'avez préparé cette grande estrade pour vous présider. J'ai dit : non, je suis ici en étudiant, j'y suis sur le même pied que vous, et je ne reculerai devant aucune des distractions que vous vous permettez et que je regarde comme innocentes et bienfaisantes. Et je suis sûr que les étudiants en médecine ne me démentiront pas.

Je reviens à mon sujet : entre des hommes de convictions religieuses différentes, y a-t-il un moyen de s'entendre ? Comment ? s'il y a un moyen de s'entendre : même quand on ne partage pas les mêmes idées ? Assurément. Il faut avoir recours à cette grande chose, je dirai à cette grande vertu qu'on appelle la tolérance. Moi, qui suis catholique et moine, fils des inquisiteurs, dans un temps où il était permis d'être inquisiteur, je dirai plus, où il était bon de l'être, je reconnais que la tolérance est une grande vertu et une des grandes vertus de ma religion. Je serai d'autant plus tolérant que j'aurai plus l'amour de la religion catholique, que j'aurai plus l'esprit de Jésus-Christ. Vous voyez que je mets les points sur les *i*. Je n'aime pas les batailles qui ne sont pas franches. Entre chevaliers, on se doit des épées bien croisées.

La tolérance peut s'entendre de deux manières. Je connais des contemporains incroyants qui parlent de tolérance, mais dont la tolérance est faite de mépris et d'indifférence. Cette tolérance-là, Messieurs, je n'en veux pas. Il y en a une autre qui est la vôtre et la mienne. Ce n'est pas celle de ceux qui disent : Qu'est-ce que cela vous fait que ces messieurs aient un tas de pierres sur lequel ils plantent un morceau de bois ? Non, il y a la tolérance qui est faite de l'estime de l'opinion des autres : je respecte profondément ceux qui ne pensent pas comme moi. Il y a encore celle qui est faite non-seulement de respect, mais de charité.

Je tolérerai toujours les opinions de celui que j'aime ; je tolérerai même ses fautes. Eh bien ! Messieurs, voyez-vous qu'on peut être un catholique, un moine, et en même temps un tolérant avec lequel il fait bon vivre ? Je le déclare, je m'accorderai avec ceux qui sont les moins près de ma foi ; je suis convaincu qu'au bout de quelques jours ils trouveront que je suis un bon compagnon. Pourquoi ? je ne me fais pas meilleur que je ne suis, au fond. Mais nous tous qui avons la foi vivante, nous savons aimer et respecter les autres.

C'est Dieu qui est le plus tolérant des êtres, c'est Jésus-Christ qui est le plus tolérant des hommes, et c'est l'Eglise catholique qui est la plus tolérante des Eglises ; et je voudrais être incrédule pour vous le dire. J'ai vu les mahométans ; savez-vous qu'ils ne sont pas tolérants du tout ? Je ne parle pas mal des juifs et je n'approuve en aucune sorte ceux qui en parlent comme on en parle aujourd'hui, précisément parce que je suis tolérant et que quelque chose remue là... C'est que j'ai senti que la charité prime tout ; et quand des hommes de ma foi prennent prétexte de cette foi pour les attaquer, je m'indigne non pas contre leur personne, j'irais contre la tolérance, mais contre ces vices dont ils sont les porteurs et qu'ils accréditent du nom de l'Eglise et de Jésus-Christ.

Voilà comment je comprends que les hommes qui n'ont pas la même foi puissent arriver à vivre en bonne intelligence. Maintenant, direz-vous, s'ils ne s'entendent pas sur la religion, sur quoi pourront-ils s'accorder ? Sur la conscience d'abord, c'est-à-dire sur l'amour du bien et du juste. Quand deux hommes aiment le bien, le juste et l'honnête, comme ils le conçoivent, c'est un grand point. Je l'ai observé moi-même. J'ai vu des hommes n'ayant pas la même foi et cependant très bons amis, et disant l'un de l'autre : « Quel honnête homme ! quelle conscience ! » et s'il avait à faire à un incroyant : « Ah ! s'il croyait, s'il avait la foi ! il ne lui manque que cela ! » Et ce que je vous dis là tout le monde peut le constater, cela arrive tous les jours. J'ai vu des libres penseurs, non pas de ceux qui s'affichent comme il y en a tant aujourd'hui, mais bien des esprits ayant passé par les difficultés, les malaises, les doutes de l'âme, les épreuves de la vie, venir à moi et me dire : « Je ne crois pas ! » J'en ai vu un en particulier, dans un voyage ; nous nous sommes assis en compartiment. Il s'ouvrit à moi. — « Je voudrais croire, me dit-il, et je ne puis pas ; je suis sincère. — Eh bien ! lui ai-je répondu, comment vivez-vous ? — Vous connaissez les hommes ? J'ai cinquante ans et je suis encore robuste. » Vous comprenez comme moi le secret de son incrédulité. La foi et l'austérité de la vie se tiennent. Il y a un mois, Alexandre Dumas écrivait dans le *Figaro* à un jeune romancier : « L'humanité s'écarte de plus en plus de Jésus, Fils de Dieu, pour se rapprocher de plus en plus de la Morale du Fils de Marie. » J'aurais voulu lui répondre : « Lorsque vous vous serez rapproché de la Morale du Fils de Marie, vous serez bien prêt de reconnaître Jésus Fils de Dieu. » Ce sont des aphorismes que je vous jette : vérifiez-les non pas avec des raisonnements, mais par l'expérience propre de la vie. Je vous donne entre autres cette formule : suivez la Morale du Fils de Marie, et vous

serez bientôt prêt à reconnaître celui que nous appelons le Fils de Dieu. C'est parce qu'il est Fils de Dieu qu'il nous donne la force d'obéir à celui que les hommes appellent le Fils de Marie. Je m'étends beaucoup, Messieurs, je cause à bâtons rompus comme il convient dans un punch.

Vous pouvez encore vous unir sur le terrain de la politique, librement. Moi, qui suis catholique, j'ai mes opinions politiques quoique je n'en parle jamais. Mais j'aime la vérité avant tout, même avant le monarchisme. Figurez-vous qu'un journal, un journal catholique, m'a fait dire dans mon discours d'avant-hier... monarchisme... quand j'avais parlé du monarchisme ; c'est pourtant bien différent. Eh bien ! même quand on ne s'entend pas en politique, on se tolère. Moi, j'ai des amis, qui n'ont pas mes opinions. Quelquefois je les plaisante ; d'autres fois, ils me le rendent ; c'est alors un assaut d'esprit et le plus spirituel a toujours raison. Mais quand on n'est pas d'accord au point de vue politique, je trouve naturel qu'on s'entende sur un autre terrain. Là où vous ne vous entendez pas, vous pratiquez la tolérance, et vous croisez le fer comme on le croise entre preux, entre chevaliers. Comment vivre sans cela ! L'existence serait insupportable. Il faudrait commander des oreillers et dire : « Maintenant dormons ! » Lorsqu'on veut échanger des idées au contraire, on s'intéresse, on s'instruit et on échappe à la monotonie de cette vie ; sans quoi nous chanterions toujours tous dans le même ton et la même chanson.

Il y a aussi la science : la science, elle a des représentants parmi nous, puisque les maîtres ont bien voulu prendre ce soir le même chemin que leurs disciples. J'appelle la science la connaissance des lois de la création et de l'univers. La science expérimentale, qui a permis à l'homme de découvrir les lois positives de l'univers afin de pouvoir leur commander, est une grande et belle chose. Elle a été la passion de ma jeunesse et elle est toujours la passion de mon âge mûr. Et quand on vient me dire : « Monsieur, parce que vous croyez et que vous êtes moine, vous ne pouvez pas être un savant, » je m'indigne. Oui, je crois à des choses qu'on ne peut pas vérifier ; je crois que la science a un domaine, mais que ce domaine n'est pas tout, et qu'au delà il y a des réalités que la raison et sa puissance démonstrative font percevoir ou entrevoir. Et je trouve entre ce monde et le monde divin, un accord, une lumière qui m'inonde de clarté, et c'est là une des plus grandes joies de ma vie.

Aussi, Messieurs, vous voyez que la science peut servir à rapprocher les hommes, et je trouverai naturel que des étudiants en médecine, quelles que soient leurs opinions religieuses, se rapprochent, s'ils ont un commencement de génie médical. Il n'y a pas deux médecines ; il y a la science médicale. Que l'on soit catholique ou non, la science est la science, et la médecine est la médecine ; il n'y a pas des muscles catholiques et des muscles non catholiques. Il n'y a pas un foie libre penseur et un foie croyant.

Je sais pourtant que certaines maladies noires peuvent être guéries par la religion et non pas avec des piqûres de morphine, parce que la religion a le secret

de mettre les choses en harmonie et d'amener les organes à un état d'équilibre qui est la santé. Je ne sais plus qui a dit que les dix commandements de Dieu sont encore la meilleure des pharmacies.

La science est donc encore un terrain commun où l'on peut s'unir. J'en indiquerai un autre : la liberté. Voilà un mot que j'ai toujours porté au fond de mon cœur. Ah ! la sainte liberté ! J'aime beaucoup mon pays ; mais enfin, si on n'y gêne, parce que je porte tel habit, parce que j'ai telle conviction, est-ce là la liberté ? Je l'ai dit quelquefois à des ministres, car j'ai l'honneur d'en connaître, et en secret ils sont de mon avis : « Pourquoi nous empêchez-vous de vivre ? Pourquoi faites-vous ces lois iniques ? — Ah ! on ne fait pas toujours ce que l'on veut ! » On fait ce que l'on doit. Je voudrais que l'on fût uni sur le terrain de la liberté, à une seule condition : car vous ne me supposez pas assez de naïveté à mon âge pour croire que je puisse oublier la restriction nécessaire du droit d'autrui et du bien général. La liberté, il faut la demander à cors et à cris. Quand on en use, il ne faut pas gêner pour cela les autres. Ces grandes fêtes du Centenaire de saint Bernard, où je n'ai pas pu monter ce soir, voulant me réserver pour vous, étaient-elles tranquilles, étaient-elles calmes !... C'était admirable. Je constate ceci à l'honneur des croyants. Mais je vous le déclare, une des choses qui m'ont toujours frappé dans mes voyages, c'est la façon dont on comprend ailleurs la liberté ; ainsi, quand j'étais en Allemagne, j'observais la loi de l'Eglise ; jamais il n'est venu à un étudiant la pensée de dire : « Tiens, vous faites maigre. » La première idée qui vient à un étudiant en France, c'est de dire : « Voilà un clérical, il fait maigre. » Mais, c'est parce que mon estomac le veut ainsi ; c'est parce que ma religion me l'ordonne, et c'est encore plus noble. Si en mangeant du poisson, je gênais mon voisin qui ne peut pas le souffrir ; si je lui passais mes arêtes, je comprendrais son attitude offensée ; mais comme je ne le gêne pas, il doit me tolérer, si c'est ma religion qui me l'ordonne.

Il y a, Messieurs, une dernière chose sur laquelle vous pouvez vous unir, même quand vous n'avez pas les mêmes croyances. J'ai habité Flavigny pendant trois ans. Il y a auprès un plateau qui s'appelle Alise-Sainte-Reine, et où se trouve la statue de Vercingétorix, élevée par l'empereur Napoléon III. Je l'avais baptisé « Gaule-Unie », parce que autour du socle de la statue on a écrit cette belle parole de César : « La Gaule unie et animée d'un même esprit peut défier l'univers, » et chaque fois que je revenais là, je me répétais : « La Gaule unie et animée d'un même esprit peut défier l'univers. » Et quand ensuite je retombais dans la réalité et que je voyais ces paysans que je connaissais (ils aimaient le P. Didon, s'en allant avec son grand bâton), je me disais : « Pourquoi faut-il que nous nous divisions, que les uns reprochent aux autres d'être monarchistes, d'être républicains ? Les républicains crient aux monarchistes qu'ils sont des retardataires. Et dans le camp des incroyants, on dit : « Vous croyez à ces choses-là ? Vous croyez au miracle de l'Incarnation ? Ah ! il y a longtemps que nous n'y croyons plus ; il y a longtemps que nous avons abandonné tout cela. » Et je me disais : Vous



croyez bien à d'autres choses; vous croyez à l'éther. — Certainement, c'est l'hypothèse nécessaire. — Vous l'avez vu? On peut le voir? — Non; mais nous y croyons parce que nous en avons besoin pour expliquer l'univers. — Ah! vous avez besoin de l'éther pour expliquer le monde; eh bien! moi, j'ai besoin de Dieu pour expliquer cette machine que je suis : hypothèse pour hypothèse; ce ne sont là que des hypothèses et pas des arguments. Il n'y a pas de quoi faire tomber les arguments, direz-vous. Mais ce n'est pas par des arguments que l'on convainc, que l'on entraîne : c'est par l'esprit. L'esprit, c'est une force invisible et pénétrante. Je crois à l'esprit, et c'est par l'esprit que l'on prend les hommes aujourd'hui. Il faut sentir. Les arguments sont peu de chose. Mais l'esprit, c'est tout. C'est ce que vous avez dans le cœur qui peut prouver. C'est par l'esprit qu'agissait Jésus-Christ. C'est par l'esprit que persuadait Bernard.

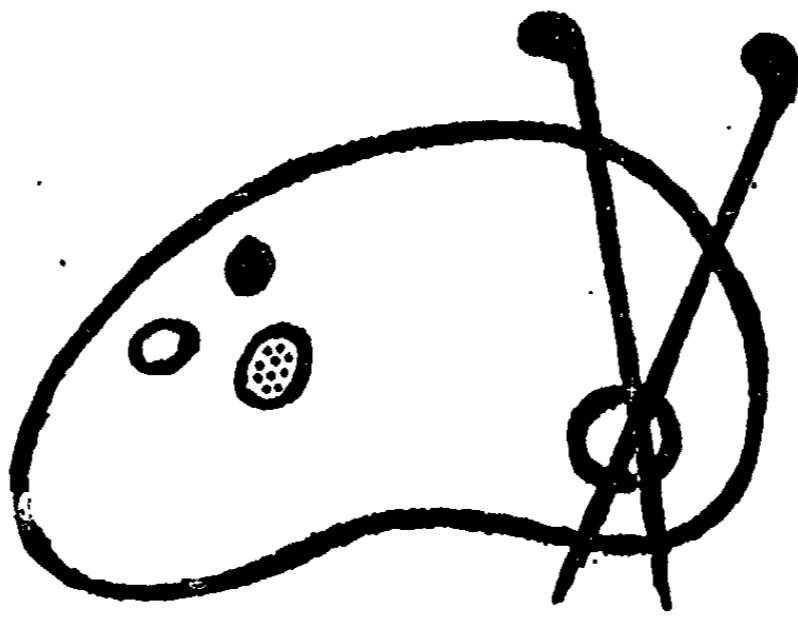
Quel dommage que la patrie ne soit pas unie! Combien elle serait forte et grande! Aussi, Messieurs, j'applaudis de tout cœur à la pensée qu'ont eue les membres de cette Conférence. Ils ont dit à leurs camarades, même à ceux qui ne partageaient pas la même conviction, non pas à ceux qui sont l'épée au clair pour la combattre, mais à ceux qui sont bons, qui par suite de leur éducation, de leur milieu, de certaines influences n'ont pas la même foi; ils ont dit : Venez, nous boirons le même punch, et nous entendrons le même moine, le P. Didon. Vous pouvez être sûrs d'être à l'aise avec lui. J'approuve cette noble et large idée. Et si je forme un vœu, c'est que nous nous unissions tous afin de rendre la patrie plus forte. Ah! si elle était unie et animée d'un même esprit, elle défierait la triple alliance, Messieurs. Mais pour nous, ce n'est pas d'autres alliances que je recherche. Ce que je recherche, c'est l'alliance avec nous-mêmes, de toutes nos forces; qu'on soit catholique ou qu'on ne le soit pas; mais pourvu que l'on soit sincère en ses convictions. La religion catholique pour moi, c'est la plus belle. Mais je respecte celle des autres. Quand on se respecte, on a la tolérance, et la tolérance telle que je l'ai expliquée est faite de respect et de charité.

Monarchistes ou républicains, partisans d'un régime appuyé des souvenirs du passé, ou d'un régime nouveau fondé sur la démocratie avec une pointe de socialisme, il faut que toutes les forces du pays fassent alliance l'une avec l'autre. Nous serons alors les maîtres du monde, parce que la parole du profond politique qui s'appelait César « la Gaule unie et animée d'un même esprit peut défier l'univers » est vraie encore aujourd'hui. Je ne reconnais que deux sortes de citoyens : ceux qui font l'union et ceux qui font la division. Les premiers, je les salue et je suis avec eux; les autres ils préparent nos forteresses aux canons étrangers, ils ouvrent la frontière aux armées ennemies, devant lesquelles il faudra reculer. Non, Messieurs, je ne crois pas qu'on reculera, et je bois avec ce reste de punch à l'union de la Patrie Française. ....

(1230) DIJON, IMP. JOBARD.

13  
**DÉSACIDIFIÉ A SABLÉ**

**EN : -- JUIN 1991**



Original en couleur

NF Z 43-120-8